



« ...aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété physique : le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant. Tout est venu de l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout ».

Paul Valéry

Vous avez dit « civilisation(s) » ?

Par Danièle Masson

Voici les propos de Claude Guéant, ministre de l'Intérieur, le 4 février, devant les étudiants de l'UNI : *« Il y a des comportements qui n'ont pas leur place dans notre pays, non pas parce qu'ils sont étrangers, mais parce que nous ne les jugeons pas conformes à notre vision du monde, à celle en particulier de la dignité de la femme et de l'homme. Contrairement à ce que dit l'idéologie relativiste de gauche, toutes les civilisations ne se valent pas. Celles qui défendent l'humanité me paraissent plus avancées que celles qui la nient. Celles qui défendent la liberté, l'égalité et la fraternité me paraissent supérieures à celles qui acceptent la tyrannie, la minorité des femmes, la haine sociale ou ethnique. En tout état de cause, nous devons protéger notre civilisation ».*

L'intérêt des propos de Claude Guéant et des réactions qu'ils ont suscitées, ce n'est pas Claude Guéant lui-même, ni ses éventuelles intentions, mais ses propos sont pour nous une amorce, une invitation, une occasion de nous interroger non plus sur la crise financière

et économique, mais sur la crise de civilisation que nous vivons.

Je vous propose de réfléchir ensemble :

- à la controverse provoquée par les propos du ministre,
- d'en dégager les enjeux, qui tournent autour des rapports entre culture et civilisation,
- de nous interroger sur les menaces qui pèsent sur la civilisation européenne, et qui tiennent, peut-être, à sa supériorité même.

I - La controverse

Que reproche-t-on au ministre ? En dehors des accusations démagogiques - « détournement de campagne qui vise à capter les voix du *Front National* », dixit Benoit Hamon pour le *Parti Socialiste* - on lui reproche d'avoir transgressé un interdit. Et cette transgression c'est de nommer le relativisme et de s'opposer à lui, c'est-à-dire de s'opposer à l'affirmation que tout se vaut et que donc rien ne vaut, et pas même mon affirmation. Et d'ainsi sous-entendre que notre civilisation hellé-



nico-romano-judéo-chrétienne est supérieure, par exemple, à la civilisation arabo-musulmane.

Mes propos, a dit Guéant, ne visaient pas les musulmans. Les musulmans, sans doute non, mais l'islam, sans doute oui. Car son texte était l'épilogue d'une condamnation de la burqa, et l'allusion à la dignité des femmes fait évidemment référence à la liberté islamique, pour les hommes, de pratiquer la polygamie, de répudier leurs femmes, de les lapider lorsqu'elles sont infidèles, et au statut féminin de demi-portion en matière de témoignage et de succession.

Plus profondément, c'est le mot et la notion même de civilisation qui sont contestés. Même dans son camp, on a suggéré qu'il aurait mieux fait de parler de régime ou de société, à la rigueur de valeurs ou de cultures. Et là ; on est en plein univers orwellien. Orwell, dans son roman 1984, écrit en 1948, avait imaginé, mi-fiction mi-prophétie, la parfaite société totalitaire, sous la houlette de Big Brother, qui voit tout mais qui n'est pas vu. Une des idées majeures, c'était la nécessité, pour les gouvernants, de manipuler le langage pour manipuler les esprits des gouvernés. Il y avait des mots récupérables, dont le sens était inversé, et des mots irrécupérables, qui étaient interdits. Par exemple, le ministère de la Vérité était chargé, suivant les besoins, d'anéantir, de falsifier ou de reconstruire le passé. Par ailleurs, on supprimait les mots « liberté, honneur, justice, religion ». La pensée même de la liberté, de la religion, etc., disparaît avec la suppression des mots qui les désignent : « la révolution sera parfaite quand le langage sera parfait ».

Prenons l'exemple de l'excellente chronique d'Eric Zemmour, le 6 février, sur la radio RTL. Le propos de Guéant, dit-il, a été comme un incendie dans une savane asséchée. La gauche ne pouvait pas ne pas réagir, puisqu'elle a fait de « *l'égalité des civilisations qui dialoguent et passent des compromis pour perpétuer le vivre ensemble, comme on dit, un article de foi de son credo antiraciste* ». Pour elle, un tag vaut bien Monet, le rap vaut bien Mozart : mais elle ne pouvait ni renoncer à son credo relativiste, ni le voir dénoncé.

Or, ajoutait Zemmour, c'est un retournement des valeurs historiques de la gauche. Car Jules Ferry, puis Léon Blum, estimaient – je cite Zemmour – que « *les civilisations supérieures avaient le devoir d'apporter, par la colonisation, le progrès aux civilisations inférieures* », mais si l'on se reporte au texte de Jules Ferry, tel qu'il l'a prononcé à l'Assemblée nationale le 8 juillet 1885, on voit que Zemmour s'est autocensuré. Ferry disait que « *les races supérieures avaient le droit et le devoir de civiliser les races inférieures* ». Mais le mot « race » étant tabou, Zemmour le remplace par le mot « civilisation ». Or, le tollé suscité par les propos de Guéant, montre qu'à son tour, le mot « civilisation » devient tabou.

Les civilisations sont-elles inégales ? Même Chantal Delsol, dans *Valeurs actuelles* du 16 février, estime que chacun peut dire : « *je préfère ma civilisation aux autres* », mais ne peut pas dire : « *ma civilisation est supérieure en soi* » ; elle déclare qu'« *il est impossible de comparer les civilisations* ». Or, l'exercice de la pensée implique de comparer et hiérarchiser ; mais comme le fait de comparer et hiérarchiser est suspect de discrimination, il est interdit. Chantal Delsol semble se soumettre



à ce diktat du politiquement correct, c'est décevant.

En revanche, le député martiniquais Serge Letchimy s'est arrogé le droit de dire, et à l'Assemblée, que la civilisation occidentale avait conduit à l'esclavagisme et à la barbarie hitlérienne – il sera repris et même amplifié par l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau -. A la barbarie hitlérienne et aux camps de concentration, Chamoiseau ajoute la traite des noirs, les apartheid, les génocides, les purifications ethniques : autant de crimes d'État commis par les civilisations qui s'estimaient supérieures.

L'un et l'autre, Letchimy et Chamoiseau sous-entendent donc que la civilisation occidentale est la pire des civilisations et réintroduisent ainsi la notion de hiérarchie qu'ils prétendent dénoncer. On n'est pas loin du mot de Suzanne Sontag : « l'homme blanc est le cancer de la Planète ».

II – Les enjeux

Au-delà de la controverse, il faut en dégager les enjeux et donc s'interroger sur la notion de civilisation.

La civilisation, c'est la boîte de Pandore, et il y a deux versions du mythe : quand Pandore, malgré la défense de Prométhée, ouvre la jarre, tous les maux en sortent et se répandent sur l'humanité ; selon une autre version, ce sont les biens qui en sortent. Quand l'écrivain libanais Salah Steité lance l'accusation « *Entre Hitler et Staline, l'Occident n'a pas eu beaucoup de chance avec ses prophètes* », on peut s'interroger : le communisme et le nazisme sont-ils l'irruption de la barbarie dans la civilisation occidentale, s'excluant ainsi de cette civilisation, ou en sont-ils les effets per-

vers ? J'avoue que je ne saurais pas répondre, mais je crois tout de même que le respect de la personne humaine est une condition, nécessaire et non suffisante, de toute vraie civilisation. Et je sais gré à Éric Zemmour d'avoir affirmé, dans une émission de *Ça se dispute*, (22-01-2011) : « *Parce qu'elle n'a pas accepté le mariage gay et l'euthanasie, la France est le dernier bastion de la résistance de la civilisation* ». Pourvu que ça dure !

Pour cerner plus précisément la notion de civilisation, je suis allée consulter le bon vieux Robert en 7 volumes.

Le mot civilisation n'apparaît qu'au 18ème siècle. Au 13ème siècle apparaît d'abord le mot civil, du latin *civis* : citoyen, il est donc lié à la civilité, à l'urbanité, le contraire de l'incivilité et de la délinquance. Au 16ème siècle, apparaît le mot civiliser, au sens de faire passer d'un état primitif à un état évolué. Exemple : les Grecs ont civilisé l'Occident. Enfin, le mot civilisation apparaît en 1756, avec Victor Riqueti, marquis de Mirabeau, économiste et philosophe, père du comte Honoré Gabriel de Mirabeau, figure de la Révolution. 1756 : on est en pleine philosophie dite des Lumières, aux prémices de la Révolution française. La civilisation, c'est l'état de ce qui est civilisé, par opposition avec la barbarie.

Le Robert donne aussi une définition plus tardive : la civilisation est « *l'ensemble des phénomènes sociaux à caractères moraux, esthétiques, scientifiques, techniques, communs à une grande société ou à un groupe de société* ». Exemples : la civilisation chinoise, égyptienne, grecque, précolombienne, etc.



L'emploi du mot au pluriel équivaut déjà à une prise de position relativiste. Dire qu'il y a des civilisations équivaut à dire, non pas que ces civilisations s'équivalent, mais qu'elles sont du moins comparables et ne relèvent pas de critères essentiellement moraux : ainsi, les Aztèques pratiquaient en grand les sacrifices humains, et l'on parle pourtant de civilisation aztèque.

Or, au 18ème siècle, et jusqu'à la fin du 19ème, au moins jusqu'à Ferry et Blum, on ne parle pas de civilisations au pluriel, mais de la civilisation. Celle qui, avec la force des armées révolutionnaires, avait la vocation d'exporter en Europe, la révolution clés en mains. Dans les années 1880, on l'a déjà vu, Ferry s'inscrivait dans la même perspective messianique : il s'agissait, par la colonisation, de dissiper l'obscurantisme des sociétés arriérées par les Lumières de la civilisation occidentale.

Les lumières, récupérées par la Révolution française, c'est-à-dire le triptyque *Liberté, égalité, fraternité*, conçu comme l'expression d'une civilisation non seulement supérieure, mais universelle. Cela pose évidemment un problème : celui de l'impérialisme d'une idée discutable qui s'impose par les armes et qui s'est traduite, avec la Révolution, par l'irruption de la barbarie.

Après la civilisation de l'universel qui prétendait apporter au monde, à la fin du 18ème siècle, les bienfaits de la Révolution, une conception diamétralement opposée s'est imposée, dans la 2ème moitié du 20ème siècle et s'impose encore aujourd'hui : celle des cultures, au pluriel, multiples et équivalentes.

Le ton fut donné par Claude Lévi-Strauss, en 1951, avec un texte intitulé *Race et his-*

toire. Ce texte lui avait été commandé, et ce n'est pas anodin, par l'UNESCO, institution mondiale, chargée, en 1946, d'« aider à vaincre les doctrines de haine et d'assurer le libre-échange des idées et des connaissances ».

Claude Lévi-Strauss, ethnologue, retire toute valeur opératoire au concept de race : les différences visibles sont dues à des circonstances historiques et géographiques, non à des aptitudes distinctes. Il ne faut donc pas hiérarchiser ces différences, et Lévi-Strauss condamne les penseurs des Lumières qui ont succombé à cette tentation : enivrés par le développement des connaissances, les progrès scientifiques et le raffinement des mœurs de l'Europe du 18ème siècle, ils ont créé pour en rendre compte le concept de civilisation : l'être le plus intéressant de la création était l'Européen, et la conquête le moyen le plus expéditif et le plus généreux de faire entrer les retardataires dans l'orbite de la civilisation.

Mais les anthropologues ont découvert la diversité et la complexité des sociétés primitives : entre un masque d'Afrique noire et l'Apollon du Belvédère par exemple, il y a bien des différences, mais pas de hiérarchie ; L'Apollon n'incarne pas un plus haut degré de civilisation que le masque nègre. Les arts primitifs deviendront avec Jacques Chirac les arts premiers.

Il faut donc en finir avec l'ethnocentrisme et l'arrogance de l'homme blanc. L'ethnologue ne parle plus de civilisation au singulier, mais de cultures au pluriel, au sens de « styles de vie particuliers, non transmissibles... correspondant à des valeurs observables », que nous n'avons pas à juger. Non seulement il faut faire le deuil de l'universalité, mais il faut



admettre que l'obscurantisme, dicit Lévi-Strauss, c'est « *le refus aveugle de ce qui n'est pas nôtre* », et que le barbare « *ce n'est pas le négatif du civilisé, c'est d'abord celui qui croit à la barbarie* ».

Nous sommes les héritiers de Lévi-Strauss : après le concept de race, c'est au concept de civilisation qu'est retirée toute valeur opératoire : nous autres Européens du 21ème siècle, nous ne sommes plus la civilisation, ni même une civilisation, mais une culture particulière.

Il faut lire Alain Finkielkraut qui, dans *l'Imparfait du présent et Défaite de la pensée*, fait le procès de ce culturellement correct. Il en cite un avatar dans un article de Didier Lapeyronnie paru dans *Le Monde* (17-07-2001). Le journaliste s'interroge sur le comportement des jeunes des banlieues – pieds sur la banquette, tapages, injures, agressions diverses – et il le définit ainsi : « *C'est leur mode de sociabilité et leur culture de provocation turbulente* ». Finkielkraut commente : « *La culture n'est plus dégrossir et polir, mettre en forme l'être brut, mais culturaliser la goujaterie et définir comme culture n'importe quel comportement* ». Ce qu'on appelle culture des banlieues : on est encore en plein monde orwellien, puisque les mots sont détournés de leur sens : violence égale sociabilité.

Et l'on est en plein communautarisme. L'exemple récent du halal confirme que la culture, ce n'est pas « l'agriculture de l'âme » comme le voulait Cicéron, mais la justification de n'importe quel comportement comme l'écrit Finkielkraut. Car, selon les directives européennes, tous les animaux devraient être étourdis avant d'être abattus. Mais une déro-

gation est accordée « au nom de la liberté de culte », qui signe le primat du communautaire sur le bien commun.

III – Hiérarchiser les civilisations ?

Si l'on n'admet ni la civilisation de l'universel rêvée par les philosophes du 18ème et par Jules Ferry, ni la civilisation éclatée en cultures équivalentes conçue par Lévi-Strauss, encore faut-il chercher ce que peuvent être la ou les civilisations, s'il est permis de les hiérarchiser, et quelles menaces pèsent aujourd'hui sur la nôtre.

Il y a, bien sûr, un lien entre culture et civilisation, mais lequel ? La réponse n'est pas évidente. On peut dire avec Oswald Spengler : « *la civilisation est le destin inévitable de la culture, le produit succédant à la production* », et donc, la civilisation est la mise en œuvre de la culture. Mais on peut dire inversement que la civilisation occidentale a donné naissance aux cultures française, italienne, germanique, hispanique, britannique qui, malgré bien des convergences, se sont développées séparément.

Quoi qu'il en soit, on peut rejoindre Samuel Huntington dans son désormais célèbre *Chocs des civilisations*. Il distingue dans une civilisation des éléments objectifs et un processus subjectif. Les éléments objectifs ce sont la langue, l'histoire, l'art de vivre, les institutions, et surtout la religion - « *Dans une large mesure, dit-il, les principales civilisations se sont identifiées avec les grandes religions du monde* ». Le processus subjectif c'est l'appropriation et la reconnaissance de ces éléments par ceux qui appartiennent à une même civilisation.



Et puis, les civilisations ne sont pas des idées fugitives. Elles sont comme le dit Fernand Braudel, « des réalités de très longue durée, solidement accrochées à leur espace géographique ». L'homme civilisé a conscience d'exister dans le temps et l'espace, de regarder vers l'avenir comme vers le passé. Il lui est donc utile et peut-être nécessaire de savoir lire, écrire, construire. On parlera difficilement de civilisations exclusivement orales et qui n'ont pas laissé de témoignages architecturaux. Je vous invite à lire le beau livre du Britannique Kenneth Clark, intitulé *Civilisation*, et composé à partir d'un film produit par la BBC et vu par des millions de téléspectateurs. Il aborde son thème par le biais de l'art et se demande si les nomades, toujours en mouvement, songeant au prochain printemps, au prochain voyage, à la prochaine bataille, et qui n'avaient donc pas le souci de construire des maisons en pierre, ni d'écrire des livres, avaient pu fonder une civilisation. Il y répond par une comparaison entre le temple grec et le navire viking : « *Les Nordiques avaient fondé une culture, mais était-ce une civilisation ?* » Sa réponse, implicite, est non. Car il y a, pour lui, des attitudes, des sentiments, des qualités nécessaires aux civilisations : le sentiment de la permanence, la confiance, l'intelligence, l'énergie : « *La civilisation exige la confiance dans la société même où l'on vit, dans sa philosophie et ses lois, dans ses propres facultés intellectuelles. La façon dont les pierres du Pont du Gard sont assemblées n'est pas seulement un triomphe d'habileté technique, elle illustre aussi une confiance totale dans la règle et dans la discipline. Force, intelligence, vitalité, toutes les grandes civilisations ont été portées par des trésors d'énergie* ».

De tout cela on peut conclure, sans vergogne, à la supériorité de la civilisation européenne, et, d'autre part, à son déclin, non seulement parce qu'elle est menacée de l'extérieur, et l'on peut songer à l'islam, mais par logique interne, par autodestruction, par épuisement, par défiance d'elle-même. « Nous pouvons nous détruire par cynisme et désenchantement aussi bien que par les bombes », disait encore Kenneth Clark.

« *Nous autres civilisations, nous savons désormais que nous sommes mortelles* ». Ce mot célèbre, Paul Valéry l'écrivait au lendemain de la Première guerre mondiale, en 1919, et ce n'est pas un hasard. Mais il célébrait en même temps la supériorité de la civilisation européenne, ce qu'il appelait en elle « *une telle fermentation d'esprit... Les autres parties du monde ont eu des civilisations admirables... mais aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété physique : le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant. Tout est venu de l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout* ». Seulement voilà : la supériorité de l'Europe est aussi cause de sa perte : en diffusant sa culture et son savoir, en en faisant une valeur d'échange, une denrée pour tout le monde, elle a changé l'inégalité en sa faveur en inégalité de sens contraire. Autrement dit, « nous avons étourdiement rendu les forces proportionnelles aux masses ».

Pour Valéry, la civilisation européenne est l'alliance quasi miraculeuse de trois héritages, la fille de trois mères – patries : Athènes, Jérusalem, Rome. Jean Marie Paupert, dans ses *Mères Patries*, reprend la même idée : nous sommes les héritiers de la sagesse grecque, de la mystique juive et chrétienne, de l'ordre



romain. Paupert appelle cela une fusion sous tension.

Un journaliste du *Monde*, Laurent Gervereau, commentant Claude Guéant, reprend, consciemment ou non, la pensée de Valéry et de Paupert, mais en la dévalorisant. Pour lui, la civilisation européenne est un métissage culturel ou une culture du métissage, dans l'esprit de Léopold Sédar Senghor, qui disait « *nous sommes tous des métis culturels* ». D'ailleurs, Gervereau s'approprie l'Afrique. Car dit-il, « *Il n'y a pas de civilisation pure et supérieure. D'ailleurs, il semblerait qu'à l'origine, nous soyons tous des Africains* ». Ensuite, par l'effet de la porosité et des échanges, notre civilisation est devenue « *une hybridation entre les cultures* » ; on est loin du miracle des mères patries chères à Valéry et à Paupert.

Les évêques eux-mêmes, en la personne de Monseigneur Stanislas Lalanne, ancien porte-parole de l'épiscopat, l'assurent : « l'avenir est dans le métissage, qu'il soit culturel, éthique, philosophique, religieux ou de nationalités » ; (*Presse de la Manche*, 16/01/2012). C'est une performance, pour un évêque catholique, de penser que l'avenir est au métissage religieux !

Au fond, nous étions des héritiers, et on nous déshérite. Les éléments qui font une civilisation se délitent. On peut évoquer la panne de la transmission, en matière de langue et d'histoire, dans l'Éducation nationale et même dans les familles. Le rejet des racines, et en particulier de l'héritage hellénique, romain, chrétien. Le christianisme, élément essentiel, est en voie de disparition en Europe : Émile Poulat parle d'ère postchrétienne. Quant à l'homme européen, il est

sommé de battre sa coulpe : c'est *Le grand sanglot de l'homme blanc*, selon le titre de Pascal Bruckner. De l'homme cultivé, civilisé, enraciné, héritier, il ne reste pas grand chose. Restent l'homme monade de l'individualisme, privé des liens qui nouent les êtres les uns aux autres, et l'homme nomade, qui préfère sa tribu à la nation. Ni l'un ni l'autre n'ont le sentiment d'appartenir à une civilisation.

Et pour revenir, une dernière fois à Éric Zemmour, il rappelait que Claude Lévi-Strauss lui-même voulait protéger les civilisations fragiles, et qu'à la fin de sa vie, il s'inquiétait de la fragilité de la civilisation européenne, qui venait, selon lui, de ce que « les Européens, et surtout les Français, ne s'aimaient pas eux-mêmes ». Reprise, consciente ou non, d'un titre de Charles Maurras *Quand les Français ne s'aimaient pas*.

Je voudrais terminer par l'évocation d'un article de notre ami Jean François Mattéi paru dans *Le Figaro* du 12 février. Il stigmatise avec raison dans le concert de critiques contre Guéant, « leur absence d'argumentation au profit d'une posture d'indignation ». L'indignation remplace en effet la raison, alors que l'avènement de la raison semblait un apport essentiel de l'Europe. Et il est vraiment étonnant que le petit livre de Stéphane Hessel, *Indignez-vous !* si pauvre en pages et en contenu, ait un tel succès.

Mais Jean François Mattei voit la supériorité de la civilisation occidentale dans sa possibilité de porter la critique contre elle-même, dans « *sa capacité de contestation interne, de mise en cause de ses propres institutions et de ses propres idées* » (Castoriadis). Je me garderai bien de m'opposer à Mattei, mais tout



de même, il me semble que la capacité de contestation interne, si elle est une richesse dans une civilisation forte et confiante, devient un danger pour la civilisation fragilisée qu'est aujourd'hui la nôtre, qui penche vers la repentance, l'auto flagellation, la honte de soi. Et donc, à la mauvaise conscience, à la honte de soi, il est urgent de préférer la fierté de soi-même, pour, comme disait Mattei lui-même, « *retrouver le chemin qui conduit chez nous* ».

Et pour « *retrouver le chemin qui conduit chez nous* », pour que l'Europe ne soit plus défendue que dans quelque camp des saints chers à Jean Raspail, il faut commencer par s'aimer soi-même.

Cette exigence, une conférence prononcée à Tokyo par Régis debray et reprise dans un petit livre paru en 2010 chez Gallimard, *Éloge des frontières*, l'exprime bien. En voici des extraits :

« *Une idée bête enchante l'Occident : l'humanité, qui va mal, ira mieux sans frontières. D'ailleurs, ajoute notre Dictionnaire des idées reçues (dernière édition), la démocratie y mène tout droit à ce monde sans dehors ni dedans. Pas de souci. Voyez Berlin. Il y avait un mur. Il n'y en a plus. Preuve que la Toile, les paradis fiscaux, les cyberattaques, les nuages volcaniques et l'effet de serre sont en voie d'expédier nos vieillottes barrières rouge et blanc à l'écomusée, avec la charrue à mancheron de bois, la bourrée auvergnate et le coucou suisse. Aussi tout ce qui a pignon sur rue (...) arbore-t-il chez nous l'étiquette sans frontières.*

...Je viens pour ma part d'une terre ferme, toute ridée d'histoire, d'une Europe fatiguée d'avoir été longtemps sur la brèche, qui pense aux vacances et rêve d'une société de soins. Ses officiels ont à cœur d'effacer ses frontières linguistiques sous une langue unique, le globish, qui n'a d'anglais que le nom. Notre Euroland, capitale Bruxelles, a officiellement répudié l'ancien "concert des nations", d'où naissent curieusement toutes sortes de couacs et de fausses notes. Il s'étonne que les Grecs n'y ressemblent pas aux Suédois, le Lituanien à l'Italien, ce que chaque crise lui rappelle à son corps défendant. Renoncer à soi-même est un effort assez vain : pour se dépasser, mieux vaut commencer par s'assumer... et sauvegarder l'exception d'un lieu et à travers lui, la singularité d'un peuple ».

Beau texte qui montre, en outre, comme je le suggérais au début, que les crises financière, économique, civilisationnelle sont partie liée.

Danièle Masson

